

plus douces, de celles que l'on tient pour amies de l'homme !

On dresse des chiens à la guerre humaine. On les applique au service militaire. On leur enseigne à distinguer l'ennemi par mode de flair ; en leur faisant subodorer des drapaux divers et des uniformes réguliers. C'est à la prochaine qu'ils feront merveille, selon le mot célèbre. Vous verrez, ce sera charmant, charmant, charmant !

Achèveront-ils les blessés, en les dévorant tout vifs, que dis-je, tout hurlants sur les champs de bataille ? voilà ce que leurs éducateurs n'osent pas encore nous permettre. Mais la race est déjà si intelligente, et elle se fait de jour en jour ! S'il était permis de les exercer et de les lâcher déjà sur quelques hôpitaux, sacrifiés à la science, on verrait ce dont ils sont capables en ce genre d'exploits guerriers. Qui commencera ? tout est là. Oh ! la routine !

Je me suis laissé dire que l'espèce du chien de guerre, dont Frantz est le type impérial allemand, a été obtenue par un croisement habile et raisonné du négrier et du molosse de contrebandiers. Il a, de celui-là, la haine de l'homme, et, de l'autre, cet instinct de la douane, où commence (et finit peut-être) la vertu du patriotisme. C'est une bête faite, mais bien faite. La future conflagration européenne du bon vieux monde en verra des mentes... pardon, des régiments... dans les moissons, les vignes, les bocages et les houblonnières.

Elle n'y verra pas Frantz, toutefois, s'il persiste dans son opinion, qui est la bonne.

Ce Frantz, présent amical du sultan à l'empereur, du grand Turc au grand Allemand, du Père des croyants au Père des sceptiques, était élevé à Potsdam, dans le chenil-état-major des chiens de guerre, pour en être le modèle et la gloire. Il était magnifique et formidable, Guillaume II l'aimait entre tous pour sa gueule dévoratrice où trente-deux cornes de rhinocéros, en guise de dents, s'alignaient. "C'est un toutou, écrivait Sa Majesté à M. de Bismark pour le consoler, mais un toutou à défendre tout seul l'Alsace et la Lorraine si ces fous de Français voulaient nous les reprendre. Il ne ferait qu'une bouchée d'un escadron de cuirassiers lancé, chevaux compris, à toutes brides. Enfin j'y compte ! — S'il fait des petits, envoyez-m'en," répondait l'homme de fer.

Et l'Allemagne y comptait, comme son maître. On avait bien remarqué que, au cours de ses promenades hygiéniques, autour de Potsdam, Frantz faisait des stations fréquentes devant le moulin de Sans-Souci, et qu'il prenait plaisir à en regarder tourner les ailes. Plus que du plaisir, de l'extase ! Il en riait à pleines babines, car les chiens rient quand ils s'amuse, et Frantz s'amusait au souvenir historique de ce brave meunier philosophe qui tint tête à Frédéric II dans le dit moulin légendaire. Au retour, le chien colossal de guerre jouait encore avec les enfants à la mamelle et de sa langue, destinée à lamper des fleuves de sang, il débarbouillait les petites filles qui mangent des tartines de beurre sur le pas des portes. C'est parce qu'elles sont allemandes ! écrivait l'empereur au chancelier. Mais si elles étaient françaises, tout y passerait, filettes, tartines, portes et le reste. Et le tueur jubilait dans Varzin.

L'autre dimanche l'Allemagne entière fut placardée d'affiches promettant des récompenses honnêtes au citoyen éminent qui retrouverait et ramènerait Frantz à son maître. Qu'était-il donc arrivé ? Les versions diffèrent, mais voici la certaine.

Pendant l'exercice, qui consiste à déchaîner la fureur du régiment des chiens de guerre par l'exécution tintamarresque de la *Marseillaise*, Frantz s'était lâchement esbigné et il avait gagné les paysages. L'étonnement où vous seriez de trouver au Tibet un tigre végétarien et se nourrissant de cardons à la moelle, sans moelle, n'est rien auprès de la stupeur où la fuite du guerrier canin précipita ses pâles éducateurs. Que la *Marseillaise* l'embêtât, soit, mais il devait en donner d'autres preuves, et si la nature lui avait planté trente-deux cornes de rhinocéros dans sa mâchoir allemande, c'était au moins pour grincer à l'hymne des Français comestibles et maudits.

Lui, pendant ce temps, il filait le long des sentiers fleuris, âme candide et douce, déposée par erreur dans une forme farouche, où les politiciens eux-mêmes se trompaient, il allait vers le son des cloches, plein d'allégresse et de bienveillance. Il se livrait dans les prairies diaprées à son tempérament pacifique, élément envers les mouches qui l'escortaient dans sa ballade et n'osant pas aboyer à sa joie, de peur d'effrayer les fauvettes. Hélas ! hélas ! rien de moins militaire que Frantz, le chien de guerre impérial ! — C'est bien plutôt, a dit depuis M. de Bismark, un chien d'arbitrage européen.

Des paysans ont raconté que, s'étant d'abord cachés pour laisser passer la terrifiante bête, ils l'avaient vue s'approcher d'un troupeau de moutons, et le paître !

Dans un village, ayant trouvé une chaumière grande ouverte et vide d'habitants, il s'assit devant l'âtre et se mit à tourner la broche ! A la sortie de l'école d'un autre village, il courut au devant des petits Allemands, pleins de pipes, et n'eut de cesse qu'on ne lui donnât à porter tous les cahiers et les livres de la classe en sa gueule immense et bénévole. Puis, comme il avait faim, il décrocha à l'étal d'un boucher un gigot de sept livres, et se dirigeant vers une modeste fruiterie, il l'échangea contre un fromage à la crème.

Pauvre Frantz ! Il ne devait pas échapper à son sort fatal de grand chien de guerre. La récompense honnête écart de deux cents marks pour le snjet distingué qui le réintégrerait à Potsdam, avec ou sans muselière. On l'a découvert à Lossow, près de Francfort-sur-l'Older. Un berger (parbleu !), attendri par ses caresses de nomade et ses bons yeux tendres, l'avait recueilli dans sa cabane. Il y berçait, quand on l'a reconnu, une barcelonnette de petit gosse sans patrie, sans famille et nu comme un ver, que le berger trouva sur la route, dans un journal socialiste.

On l'a ramené à l'empereur, qui lui a flanqué un poil sévère et s'est efforcé de le ramener au sentiment du devoir, comme à celui de l'honneur militaire. Mais le colosse s'est couché en rond, sur un tapis, au pied du trône et il a fait comprendre clairement à son maître que, à moins de devenir enragé, il ne mordrait jamais l'homme, et qu'on l'embêtait. Il n'aime pas la guerre, ce chien de guerre ! C'est son opinion, la bonne.